

ANNUAIRE

STATISTIQUE & ADMINISTRATIF

DU

DÉPARTEMENT DE L'OISE

ET DU

DIOCÈSE DE BEAUVAIS,

Publié par ordre de M. le Préfet.

1859.

34.^e Année.



BEAUVAIS,

CHEZ ACHILLE DESJARDINS, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE SAINT-JEAN.

JANVIER 1859.

DUPUIS (Charles-François),

Philosophe et érudit,

né à Trye-Château.

1742—1809.

Charles-François Dupuis naquit, le 26 octobre 1742, à Trye-Château, entre Gisors et Chaumont, de parents plus honnêtes que riches. Son père était instituteur. Quoique content de son sort, il eût voulu en procurer un meilleur à son fils ; mais il ne dut songer qu'à le mettre en état de lui succéder. A dix ans, le jeune Dupuis savait tout ce que son père pouvait lui enseigner, et particulièrement l'arpentage. Il en serait probablement demeuré là et aurait passé sa vie dans les utiles mais obscures fonctions d'instituteur, sans une circonstance heureuse qui vint changer sa position. Son père quitta Trye-Château et

(1) Voir les notices consacrées à l'abbé Dubos, par M. Dupont-White et par M. Auguste Morel, dont le travail a été couronné par l'Athénée du Beauvaisis.

se transporta avec sa famille à la Roheguyon, près de Mantes, où il était appelé pour remplir également les fonctions d'instituteur. Cette terre appartenait alors au duc de La Rochefoucauld, arrière-petit-fils de l'auteur des *Maximes*.

Quelques jours après son arrivée, frappé de la vue de la tour antique bâtie sur le point le plus élevé de la colline, il voulut en mesurer la hauteur. Il avait déjà disposé ses instruments et commencé son opération, quand un inconnu, attiré par la curiosité, s'approcha, la suivit avec intérêt et demanda à l'enfant son nom et sa condition. Cet inconnu était le duc de La Rochefoucauld qui offrit au père de Dupuis de faire donner à l'enfant une bourse au collège d'Harcourt. Le jeune Dupuis se livra dès lors à l'étude active de la langue latine, d'abord à la Roheguyon, ensuite au collège de Vernon. Au bout de peu de temps, il put entrer dans la classe de troisième au collège d'Harcourt. Il y avait remporté des prix et revenait dans sa famille pour faire hommage de ses succès à son père; mais celui-ci, en se rendant au-devant de son fils, se noya par accident, et Dupuis ne put embrasser que son cadavre.

Le duc de La Rochefoucauld vint encore en aide à la famille et fit continuer ses études au jeune homme, que ses triomphes au collège et dans l'Université rendaient encore plus intéressant. Dupuis était un fort en thème. Après son cours de philosophie, il fut reçu sans examen maître ès-arts. Plusieurs années après, quand, après des études de théologie, il se présenta pour être agrégé à l'Université, on le dispensa également d'examen. A vingt-quatre ans, il fut nommé professeur de rhétorique au collège de Lisieux. Malgré les travaux du professorat, il étudia le droit et se fit recevoir avocat en 1770. En 1772, il quitta l'habit ecclésiastique et se maria. De cette union

naquirent quatre enfants, trois garçons et une fille, qui moururent tous en bas âge.

Louis XV avait exilé le Parlement de Paris et établi à sa place un conseil supérieur auquel avait été donné le nom de Parlement Maupeou. Louis XVI rappela le Parlement au commencement de l'année 1775. Au mois d'août de la même année, ce corps vint assister à la distribution des prix de l'Université. Le recteur chargea Dupuis de prononcer le discours d'usage. Le professeur prit pour sujet l'amour de la vraie gloire. Un autre discours latin prononcé par Dupuis, l'oraison funèbre de Marie-Thérèse, prononcée au nom de l'Université, lui donna un nouveau renom comme humaniste.

Nous avons emprunté ces détails biographiques aux Mémoires que la veuve de Dupuis publia sur la vie et les travaux de son savant époux; mais, pour mieux juger du personnage et de ses œuvres, il nous faut aborder deux sources de documents indispensables à toute monographie, la critique et l'éloge. L'éloge a été prononcé à l'Institut par M. le baron Dacier, secrétaire perpétuel, qui avait pour mission d'embaumer dans un discours académique ceux qui, *immortels* de leur vivant, cessaient quelquefois de l'être après leur mort. En voici les passages les plus saillants :

L'amitié qui unit Dupuis à M. de Lalande fut le premier anneau de la nouvelle chaîne de travaux, d'efforts, de recherches et de découvertes qui le jetèrent dans une autre région du monde littéraire. Ils lui acquirent une célébrité qu'il aurait difficilement obtenue de l'enseignement public, même par des succès continus et brillants. Ce n'était pas cependant, dit M. Dacier, le seul besoin de la renommée qui engageait Dupuis à faire, quand il le pouvait, des excursions hors de la paisible carrière dans laquelle il était entré; il se trouvait entraîné de divers

côtés par la diversité de ses connaissances, de ses goûts, et la vivacité de son imagination. Plus d'une recherche curieuse remplissait les moments de loisirs que lui laissaient ses fonctions et qu'il passait d'ordinaire à Belleville.

C'est là qu'il habitait une maison presque aussi modeste que celle qui l'avait vu naître. Il s'y enfonçait dans les profondeurs les plus obscures de l'antiquité pour en dissiper les ténèbres; il composait en latin ces discours d'apparat qu'il a prononcés, comme professeur, à la distribution des prix de l'Université; il inventait le télégraphe, vraisemblablement d'après l'idée qu'en avait donnée M. Amontons. Au moyen de ce télégraphe, il pouvait correspondre avec M. Fortin, son ami, ingénieur en instruments de physique et de mathématiques, qui avait une maison de campagne à Bagneux, d'où il observait les signaux avec un télescope. Les deux amis se sont ainsi écrit, chaque année, pendant la belle saison, depuis 1778, jusqu'au commencement de la révolution. Alors, il détruisit sa machine, dans la crainte qu'elle ne le rendît suspect. Mais il regretta toujours, non pas le temps que lui avait coûté cette découverte, mais les démarches inutiles qu'il fit auprès du Gouvernement pour l'engager à en profiter. Chappe fut plus heureux et perfectionna plus tard cette invention (que l'électricité a remplacée à son tour.) C'est enfin à Belleville que Dupuis conçut la première idée et commença l'exécution du grand ouvrage que pouvait seul entreprendre un homme qui joignait la connaissance de l'astronomie à celle des écrivains et des monuments de l'antiquité. Dupuis consacra à cette œuvre le reste de sa vie.

L'ensemble enchanteur de la Mythologie grecque, dit encore M. Dacier, source féconde de la littérature et des arts, a été à diverses époques un objet particulier d'études

pour une classe d'hommes ingénieux et savants qui ont cherché à découvrir l'origine des traditions et des fables, si intimement liées aux usages et aux diverses religions. Quelques-uns d'entre eux, séduits par une sorte d'amour de l'unité, moyen puissant d'agrandir ses idées et ses vues en les généralisant, et d'abrégier la route de la science en dissimulant ou en passant par dessus les obstacles, se sont efforcés de les faire toutes sortir d'une commune origine. D'autres, en plus grand nombre, préférant le solide et le vrai à un vraisemblable qui frappe au premier aspect, mais qui ne se soutient pas à un examen plus réfléchi, ont attribué à plusieurs principes différents cette multitude de contes merveilleux, indépendants les uns des autres, et ne se sont pas flattés d'avoir découvert tous ces principes.

De là est née la division des fables mythologiques en différentes espèces : les fables cosmogoniques, où l'on a prétendu expliquer l'origine des choses; les fables allégoriques, dont quelques-unes sont l'emblème de vérités physiques ou morales; plusieurs fables ont été rappelées au sabéisme, c'est-à-dire au culte primitif des astres, ou regardées comme des allégories astronomiques; dans d'autres on a cru reconnaître le récit altéré de faits historiques, et l'intention de consacrer le souvenir de quelques événements mémorables ou de quelques personnages illustres et révéérés; d'autres ont paru devoir leur origine, soit à quelques équivoques des langues primitives, soit à la signification ambiguë de caractères de l'écriture hiéroglyphique ou figurative. On a enfin reconnu des fables purement poétiques, inventées uniquement pour amuser, telles que les fables Milésiennes, ou arrangées pour produire de l'effet au théâtre, lorsque les compositions dramatiques eurent atteint un certain degré de perfection, et que la curiosité des spectateurs, pour être satisfaite,

exigeait impérieusement du merveilleux et du nouveau.

Parmi ceux qui ont voulu expliquer la mythologie au moyen d'un système unique et général, Dupuis peut revendiquer la première place. Voyant que les explications physiques ou morales des neo-platoniciens et de quelques savants avaient eu un succès médiocre; que celles des Huet et des Fourmont qui voulaient retrouver toute la mythologie dans la Bible, avaient paru ridicules; que le système scythique ou dionysiaque du chimérique d'Hancarville n'avait pas beaucoup mieux réussi, Dupuis crut trouver dans l'astronomie et le sabéisme seuls ce qu'on lui paraissait avoir cherché inutilement jusqu'alors.

En étudiant cette science, il avait été frappé de la bizarrerie des figures par lesquelles on représentait sur les plus anciens planisphères les groupes d'étoiles appelées constellations; il avait également remarqué que ces groupes n'offrent à l'œil aucune forme analogue à leur dénomination, et il en conclut que la configuration réelle de ces constellations ou astérismes, n'avait pu être l'origine des figures et des noms qu'on leur a donnés dès la plus haute antiquité. Dire que c'est un effet du hasard ou de la fantaisie des anciens peuples, c'eût été désespérer de l'explication dans tous les systèmes. Loin de cette pensée, Dupuis se flatta, au contraire, de parvenir à deviner cette énigme, au moins pour les constellations zodiacales. Il imagina que cette représentation du ciel pendant le cours de l'année avait dû correspondre à l'état de la terre et aux travaux de l'agriculture dans le temps et dans le pays où ces signes avaient été inventés, de sorte que le zodiaque était, pour le peuple inventeur, une sorte de calendrier à la fois astronomique et rural. Il ne s'agissait plus que de chercher le climat et le temps où la constellation du Capricorne avait dû se lever avec le soleil le jour du solstice d'été, et l'équinoxe du printemps arriver sous la

Balance. Dupuis crut reconnaître que ce climat était celui de l'Égypte, et que la correspondance parfaite entre les signes et leur signification y avait existé environ quinze à seize mille ans avant le temps présent, qu'elle n'avait existé que là, que cette harmonie avait été troublée par l'effet de la précession des équinoxes, et il ne balança pas à remonter à ces temps reculés et à attribuer l'invention des signes du Zodiaque aux peuples qui habitaient alors la haute Égypte ou l'Éthiopie.

Telle est la base principale sur laquelle Dupuis a établi son système mythologique. Croyant avoir trouvé dans le ciel l'origine de toutes les erreurs de la terre, de tous les contes dont se berce la crédule humanité, la clé de tous les mystères de l'antiquité, de toutes les difficultés des premiers âges de l'histoire, il s'empressa de faire connaître la découverte aux savants. Il publia plusieurs parties de son système dans le *Journal des savants* des mois de juin, d'octobre et de décembre 1779 et de février 1780; il en fit hommage à l'Académie des belles lettres pour mettre sous l'égide de cette compagnie les travaux qu'il avait déjà faits et ceux qu'il projetait.

Si la carrière dans laquelle s'élançait Dupuis était immense, son ardeur et son zèle étaient infatigables. Il voulait tout embrasser; il espérait pouvoir tout saisir, tout enchaîner, ce qui arrive ordinairement quand on veut se créer un système. Cependant plus il allait en avant, plus l'espace s'agrandissait, plus les bornes fuyaient devant lui; plus il découvrait, plus il lui restait à chercher: il se voyait enfin comme accablé sous le poids de ses nombreux matériaux. Tout son temps aurait à peine suffi pour les mettre en œuvre et terminer sa grande entreprise, et il était obligé d'en donner une grande partie à ses devoirs de professeur, que son goût dominant pour la mythologie astronomique avait dû lui rendre pénibles.

La publication de ses premiers mémoires lui fournit un moyen de se délivrer de ces devoirs, et de jouir bientôt de tout le loisir et de toute la liberté qu'il désirait. Le roi de Prusse, le grand Frédéric, qui les avait lus, y ayant remarqué que Dupuis promettait un grand ouvrage sur le même sujet, et désirant que cet ouvrage fût imprimé dans ses États, voulut y attirer l'auteur. Il lui fit offrir une chaire de littérature et une place à l'Académie de Berlin.

Dupuis n'hésita pas à accepter l'offre du roi, mais il posa pour condition qu'il resterait à Paris jusqu'à ce qu'il eût pu obtenir la pension de professeur émérite : il ne voulait pas, par un départ précipité, perdre le fruit de dix-huit ans de travaux. Le baron de Tutt, ambassadeur du roi de Prusse, insista au nom de son maître pour applanir les difficultés qui s'opposaient au départ de Dupuis, lorsque la mort de Frédéric rompit cet engagement et décida Dupuis à demeurer dans sa patrie. Il se convainquit d'ailleurs qu'il pouvait trouver en France autant de ressources et peut-être plus d'encouragements qu'en Prusse.

C'est vers cette époque qu'ayant rassemblé les explications qui jusqu'alors étaient restées éparses dans différents recueils, il en forma un corps d'ouvrage qu'il publia d'abord dans l'*Astronomie* de M. de Lalande, puis séparément dans un volume in-quarto (1781) sous le titre : *Mémoires sur l'origine des constellations et sur l'explication de la fable par l'Astronomie.*

Les parties isolées de son système avaient déjà attiré l'attention des hommes éclairés : leur réunion la fixa plus vivement encore. On avait souvent vu peupler le ciel aux dépens de la terre ; mais personne, avant Dupuis, n'avait entrepris de montrer que c'était au contraire le ciel qui avait peuplé la terre de cette multitude d'êtres imaginaires, que l'oubli de leur origine symbolique avait métamorphosés en princes, en guerriers, en héros, et que

la simple théorie des levers et des couchers d'étoiles représentées sur les planisphères sous la figure d'hommes ou d'animaux semblant, selon la diversité des aspects, se fuir ou se poursuivre, se combattre ou s'embrasser, naître ou mourir, était l'origine de ce nombre immense de faits merveilleux d'aventures chimériques qui étonnent dans la mythologie, et dont on ne saurait demander raison à l'histoire d'aucun temps.

Nous n'en citerons ici qu'un seul exemple. Le passage du soleil dans les douze constellations zodiacales représentées par des figures d'êtres animés, produit l'idée de la marche audacieuse d'un vainqueur toujours en butte à de nouveaux adversaires et triomphant toujours de leurs efforts. Voilà, comme on le sent bien, les douze travaux d'Hercule. Les moyens d'explication par l'astronomie deviennent encore plus féconds et plus nombreux, si l'on remonte l'échelle des temps, si l'on oublie un instant de tenir compte de certaines opinions et de préjugés tenant à la religion ou à l'éducation et que l'on tire parti de la précession des équinoxes, ce phénomène de la précession, en variant les aspects du ciel, a dû varier les allégories et multiplier les signes, enfin changer, dans la suite des siècles, plusieurs des caractères de cette écriture hiéroglyphique.

Des explications fort vraisemblables d'un grand nombre de fables, que présente le premier ouvrage de Dupuis, et auxquelles il eût, dit M. Dacier, été peut-être sage de se borner, il se laissa entraîner à des vues et à des applications beaucoup plus générales sur le système entier de la théogonie et de la théologie des anciens. Si tant d'hommes, de princes, de héros prétendus, ont été créés par l'astronomie, ne doit-on pas aussi trouver dans les astres les premières idées de ces Dieux dont les noms sont encore ceux des planètes, et est-il naturel de penser que le ciel les ait empruntés à la terre?

Les combinaisons de l'astronomie avec l'astrologie, qui n'est guère moins ancienne, n'a-t-elle pas dû fortifier et propager l'opinion de l'influence bonne ou mauvaise des astres? L'homme, ignorant les règles et surtout les causes du mouvement de ces grands corps, ne dut-il pas être porté à leur supposer un principe de vie et d'intelligence, et les regarder comme des êtres divins? De là le sabéisme; de là la confusion qui établit bientôt entre le corps céleste et le génie qu'on croyait le régir, et entre le règne des corps et celui des esprits.

Se croyant bien assuré des guides qu'il s'était choisis pour le conduire dans ce labyrinthe théologico-mythologique, Dupuis s'y enfonça, sans s'inquiéter des difficultés qu'il aurait à vaincre pour en sortir. Quel nombre énorme d'aperçus, de rapprochements, de combinaisons, d'analogies, de conjectures! comment et où s'arrêter dans ces espaces aériens, où l'esprit, environné de nuages et de fantômes qu'il crée, éloigne, divise, recrée ou modifie à son gré, est toujours libre de transformer ces idées en corps, les corps en idées, les mots en choses, les choses en mots; de confondre les siècles, les peuples, les climats, où tout se ploie à son système, flexible lui-même au dernier point, et susceptible de s'adapter à tout ce qui a été cru, pensé et imaginé dans tous les temps et dans tous les pays?

Dupuis pouvait alors se livrer presque sans relâche à l'exécution de cette grande entreprise : il était devenu professeur émérite et n'était astreint à d'autres devoirs que ceux que lui imposait la chaire d'éloquence au collège royal de France. Il avait été nommé, en 1787, à cette place où il remplaça M. Bérjot, et l'avait obtenue sur les instances de l'abbé Leblond et de la duchesse de Dauville auprès de M. de Malesherbes et du baron de Breteuil. Il put donc disposer du temps dont il avait besoin pour composer son grand ouvrage.

Il ne restait à Dupuis d'autres vœux à former que de voir accueillir et récompenser ses travaux par l'Académie des inscriptions et belles lettres. Depuis assez longtemps, pressé par les sollicitations de plusieurs membres de l'Académie, qui venaient le voir et à qui il donnait communication de ses travaux et de ses découvertes, Dupuis avait témoigné le désir d'être admis dans cette compagnie. Il avait, à plusieurs reprises, fait les visites d'usage, et chaque fois il s'était vu préférer quelqu'un de ses rivaux. Ces échecs produisirent sur lui une vive impression, et sa femme assura qu'il avait résolu de jeter au feu tous les manuscrits, si elle n'était parvenue à les lui soustraire. La compagnie, en effet, ennemie naturelle, comme tous les corps savants, de tout esprit de système, redoutait la hardiesse et surtout l'étendue et les conséquences du système de Dupuis.

Quand une nouvelle place eût été laissée vacante par la mort de M. de Rochefort, l'abbé Barthélemy qui connaissait la cause de son chagrin, se rendit malgré ses quatre-vingts ans et un temps épouvantable, rue de la Harpe où demeurait Dupuis, et l'engagea à solliciter de nouveau. « Si vous ne voulez pas faire les visites, dit-il, » M. le duc de La Rochefoucauld et moi, nous les ferons » pour vous. » Cette démarche décida Dupuis qui fit les visites et fut élu en 1788.

Dupuis, en voyant l'Académie de plus près, ne tarda pas à reconnaître qu'il ne pourrait, sans la blesser, lui communiquer aucun des développements qu'il s'efforçait de donner à son système, et ne voulant pas se livrer à des travaux d'un autre genre, il garda le silence.

La révolution qui éclata bientôt, en relâchant la chaîne de tous les devoirs, permit à Dupuis de poursuivre ardemment son entreprise; il ne prit d'abord aucune part active à ce qui se passait au dehors. Son caractère, ses

goûts, ses études l'éloignaient du périlleux et bruyant théâtre des assemblées politiques. Dans son esprit la révolution ne devait conduire qu'à la réforme de quelques abus, et le mot réforme n'était pas synonyme de destruction. Malgré ses soins et ses efforts pour ne pas être entraîné dans le mouvement révolutionnaire, il y fut jeté au moment où il venait de quitter Paris. La nouvelle de la mort du duc de La Rochefoucaud assassiné entre Gisors et Chaumont (1) l'avait déterminé à chercher un asile chez un de ses amis à Evreux ; il apprit en route que le département de Seine-et-Oise venait de le nommer membre de la convention.

Après une délibération pleine d'anxiété, Dupuis jugea plus prudent d'accepter ce poste tout dangereux qu'il pouvait être, et il se rendit sans différer à Paris. Il montra un égal éloignement pour tous les partis. Lors du procès de Louis XVI, il vota pour la détention comme mesure de sûreté ; mais la majorité des suffrages ayant placé le roi sous la hache du bourreau, Dupuis vota pour le sursis et appuya son vote de ces paroles énergiques : « Je souhaite que l'opinion de la majorité fasse le bonheur de mes concitoyens, et elle le fera si elle peut soutenir le sévère examen de l'Europe et de la postérité qui jugeront le roi et ses juges. » Sous le règne de la terreur il sut arracher un certain nombre de victimes vouées à la mort, au risque d'être accusé de modérantisme et de payer de sa tête son noble dévouement. Après la session conventionnelle, il fut nommé au conseil des cinq cents où il développa des idées lumineuses sur l'établissement des écoles centrales, la liberté de la presse, la

(1) On lira avec intérêt ce dramatique épisode de la Révolution dans *l'Histoire de Gisors*, par M. Hersan, membre de la Société académique de l'Oise.

publicité des discussions sur les finances, etc. ; il en sortit en 1797.

Ce fut au milieu des orages de la convention qu'il mit la dernière main à son ouvrage sur l'origine des religions. Il dut peut-être à la liberté qu'on avait alors de tout penser et de tout dire de lui faire voir le jour. Il le publia en 1795 sous ce titre : *Origine de tous les cultes ou Religion universelle*. Fidèle au titre, l'auteur s'efforce non seulement de donner le mot de la religion grecque, mais aussi de toutes les religions de l'antiquité, et d'en dévoiler tous les mystères, mais encore de découvrir la source et l'origine de toutes les traditions qui forment la base des différentes religions du monde actuel. Cet ouvrage annoncé depuis si longtemps n'est pour le fond que la suite et le développement du système dont il avait posé les bases dans son mémoire sur l'explication de la fable par l'astronomie. Il produisit des sensations bien différentes ; il souleva, comme l'auteur l'avait prévu, les partisans de l'érudition et de la critique historiques et littéraires ; il fut applaudi par les partisans des idées nouvelles et hardies ; il troubla et effraya les hommes religieux de différentes croyances, qui ne se sont point lassés de l'attaquer et de le combattre avec plus ou moins d'avantage.

Ce volumineux ouvrage eut, il est vrai, moins de succès que l'auteur ne s'en était promis. Les raisons en sont peut-être que la théorie qu'il présentait parut faible et timide auprès de la doctrine qu'on voyait alors mettre en pratique, ou que cette théorie était embarrassée dans une foule de raisonnements et de détails d'érudition hors de la portée du grand nombre, ou enfin que le style n'avait pas ces qualités qui font oublier les défauts du sujet même. Le même reproche à l'extrait, en un volume in-octavo que l'auteur en donna peu de temps après pour rendre son ouvrage plus populaire ; ce dernier fut plus lu et

plus recherché; il a même presque fait oublier le premier.

Sans entrer dans un examen détaillé du système de Dupuis, et des bases sur lesquelles il l'établit, on ne peut nier, malgré les défauts et les erreurs qu'il renferme, qu'il n'ait montré une sagacité, une pénétration et une finesse d'esprit peu communes, et qu'il n'ait porté aussi loin que possible ce genre de critique qui fait servir l'allégorie à l'explication des choses obscures et presque inexplicables. On doit ajouter qu'il aurait dû se défier d'une méthode tranchante et universelle, comme on se défie d'un remède propre à guérir tous les maux, employer avec discrétion la baguette magique de l'allégorie explicative au moyen de laquelle on pourrait bouleverser ou métamorphoser tout ce qui a eu une existence réelle ou idéale dans les temps anciens; car après avoir trouvé des faits dans les fables, on pourrait ne plus trouver que des fables dans les faits, car les personnages les plus avérés deviendraient des ombres, et ainsi les champs du passé ne seraient plus que des déserts ou le septicisme historique régnerait sur des songes.

Grâce à l'esprit de critique dont ont toujours été animées les compagnies savantes, on peut espérer que l'abus de ces principes, quelquefois vivifiants, le plus souvent destructeurs, sera contenu et n'étendra pas fort loin ses ravages. La discussion et la contradiction que les Académies provoquent et entretiennent dans leur sein et au dehors opposent un obstacle assez puissant à ces innovations audacieuses et téméraires. Les hommes qui se les permettent, ayant parfois plus d'imagination que de vrai savoir, n'approfondissent pas assez leur sujet, ne sont arrêtés par aucune difficulté, n'en aperçoivent même pas et ne voient les objets que comme ils veulent les voir.

En 1799 Dupuis fut porté sur la liste des candidats au

Directoire exécutif. Après le 18 brumaire il fut élu membre du Corps législatif par le département de Seine-et-Oise; et l'Assemblée, composée d'un grand nombre de conventionnels, l'éleva à la présidence. Il fut proposé par le Corps législatif et le tribunal comme candidat pour le sénat conservateur. Le choix du premier Consul tomba sur un de ses collègues. En 1802 il avait cessé de faire partie du Corps législatif, et il termina alors sa carrière politique; en 1806, au mois d'avril, il fut nommé chevalier de la Légion-d'Honneur.

Lorsque les Académies furent reconstituées sous le titre d'Institut, Dupuis fut nommé membre de la classe de littérature et beaux-arts. Il y lut deux mémoires pleins de recherches sur les Pélasges; dans l'un il essaie de prouver, par la réunion de tous les faits et de toutes les autorités qu'il a pu recueillir, que les Pélasges étaient une nation puissante; que, par les armes, la navigation et le commerce, elle avait formé des établissements et étendu ses ramifications dans presque toutes les parties de l'ancien monde. Dans l'autre mémoire qui n'a pour bases que des conjectures plus ou moins vraisemblables, il s'efforce de faire voir que cette nation, sortie originairement de l'Ethiopie, s'était d'abord répandue sur les côtes d'Afrique, dans la Cyrénaïque, la Libye, etc., et que de là elle avait envoyé des colonies qui avaient civilisé la Grèce, l'Italie, l'Espagne et plusieurs autres contrées. Si le travail de Dupuis ne satisfait pas pleinement tous les esprits, il put convaincre que toute recherche ultérieure sur ce point historique serait inutile et infructueuse.

En 1803, quand l'Institut subit une nouvelle transformation, Dupuis passa dans la classe d'histoire et de littérature ancienne; il y montra le même zèle et la même assiduité. L'expédition française en Egypte venait de mettre les savants à portée de connaître avec exactitude plusieurs

des monuments de la science sacrée et de l'astronomie des anciens Egyptiens. Des zodiaques sculptés sur des plafonds ou sur les murs de quelques temples parurent à Dupuis fournir une preuve irrécusable de ses premières hypothèses. La série des signes, sur l'un de ces zodiaques, commence par le lion, et, sur l'autre, par la vierge : or, ces signes, ayant dû nécessairement, selon lui, être équinoxiaux ou solstitiaux à l'époque où ces zodiaques furent tracés, il en résulte qu'ils l'ont été bien des siècles avant les temps historiques ; ce qui confirme l'explication qu'il donne du zodiaque et la haute antiquité qu'il lui assigne.

Dupuis publia ses explications du zodiaque de Tentyra dans la *Revue philosophique* du mois de mai 1806, et reproduit les mêmes opinions au *Mémoire explicatif du zodiaque chronologique et mythologique* qui parut la même année. Cet ouvrage dans lequel il compare les zodiaques des Grecs et des Egyptiens avec ceux des Chinois, des Perses, des Arabes, etc., et s'efforce de prouver qu'ils sont originaires les mêmes, présente la même doctrine qu'il a développée dans l'*Origine des Cultes* et n'en est qu'un corollaire ou appendice.

L'explication de la fable du Phœnix occupa bientôt après Dupuis ; il veut voir dans cet oiseau merveilleux, qui, après un certain nombre de siècles, venait se brûler sur l'autel d'Héliopolie, et renaissait au même instant de ses cendres, l'hiéroglyphe ou le symbole de la *grande année*, composée de mille quatre cent soixante et une années vagues, et appelée *période sothiâque* ou *caniculaire*, parce que la canicule en ouvrait et fermait la marche. Cette explication qu'il communiqua à la classe paraît être restée inédite dans son portefeuille. Dupuis travailla encore dans la retraite à un ouvrage sur les *Cosmogénies* et les *Théogénies* ; il écrivait pour sa nièce des lettres sur la

mythologie, et s'amusait à traduire les plus beaux discours de Cicéron, ainsi que les ouvrages de Quintilien. Son cours d'éloquence latine était très-suivi et il terminait sa quarante-troisième année d'exercice, puisqu'il avait professé vingt-deux ans au collège de Lisieux et vingt et une au collège de France, quand la mort l'atteignit dans sa soixante-septième année, le 29 septembre 1809. Dupuis avait fait l'acquisition d'un modeste domaine dans le voisinage de Dijon, et il espérait y passer les derniers jours de sa veillesse; mais il fut attaqué de la fièvre pernicieuse qui l'emporta, quelques jours après son arrivée en Bourgogne. Tous ceux qui l'avaient connu payèrent le tribut de leurs regrets à la générosité de son cœur, à la douceur de ses mœurs, à son immense savoir sans pédantisme, à sa modestie sans affectation, à son inaltérable probité (1).
